

la mort du comte Albert de Mun. Le célèbre orateur, gloire de la tribune française, avait été pour moi d'une indulgence sans pareille. La première lettre « de guerre » que j'avais reçue au mois d'août était un mot de lui. A travers bien des péripéties, je l'ai conservée. Je l'ai sous les yeux. L'écriture élégante et racée du vieux capitaine de cuirassiers est demeurée comme vivante :

« De tout cœur, mon cher ami, tous mes vœux ! Confiance et courage, pour Dieu et pour la France ! »

Hélas ! La mort ne cessait de frapper autour de nous. En même temps que notre colonel, nous avions perdu (dans un régiment à deux bataillons) douze officiers en moins de quinze jours et, depuis le début de la campagne, c'est-à-dire en moins de deux mois, quinze tués, douze blessés et huit disparus (comme on disait alors), en réalité trente-cinq officiers hors de combat.

Tous les coups n'étaient heureusement pas mortels.

Le 18 octobre, nous venions de déjeuner (le commandant Hovasse, commandant provisoirement le régiment, le capitaine Bérault et moi) quand un obus éclata sur nous, arrachant la capote et tailladant la vareuse du commandant Bérault et le blessant assez grièvement au bras.

La relève du lendemain (19 octobre) nous conduisit au village d'Acq, où je rencontrai Pierre-Étienne Flandin, caporal-aviateur, pilotant une automobile et qui me donna du chocolat... et le dernier numéro du *Petit Parisien*, en échange de quoi je l'invitai à déjeuner à la popote.

C'est à ce moment (21 octobre) que le général Pétain prit le commandement de notre corps d'armée.

Si loin qu'il fût de nous, nous n'allions pas tarder à sentir, dans notre vie quotidienne, les bienfaits d'une volonté organisatrice.

Le front étant stabilisé, il s'agissait de mettre en état le secteur de Berthonval,

de creuser les tranchées pour y vivre deux jours de suite, de réaliser des boyaux de communication permettant les relèves de jour, de régler ces relèves (deux jours au repos), etc...

A ce moment-là (mes lettres en portent témoignage) je sentais que la guerre serait longue, très longue.

J'écrivais aux miens, le 24 octobre :  
« Si la guerre garde, sur tout le front, l'aspect qu'elle a ici, ce n'est pas un an qu'elle durera, c'est sept ans ! »

Les nuits, aux tranchées, semblaient interminables et glacées. Au cantonnement, je passais mon temps à m'occuper du bien-être de ma compagnie et, en particulier, de la nourriture.

En outre, des amis comme Pierre Chérest (alors président du Conseil général de la Seine) et des amies très généreuses m'envoyaient des lainages et des douceurs que je répartissais de mon mieux.

Personnellement, ma seule joie était

de me laver, de recevoir et d'écrire des lettres (il m'arriva le 31 octobre, d'en recevoir quarante-six par le même courrier) et d'inviter des camarades à ma table.

avec l'aumônier de la division pour faire célébrer un service.

L'abbé Coqueret était un missionnaire diocésain, plein de courage, de compréhension et de cœur. Il s'entendit avec le curé de Camblain-l'Abbé et, accompagné de quatre prêtres soldats, vint chanter la messe.

Le temps était humide et gris mais j'eus l'occasion de constater combien les hommes que je commandais étaient sensibles au soin que j'avais pris de rendre les honneurs funèbres à l'un des leurs.

Quant à la pauvre veuve, elle m'écrivait, en me remerciant, une lettre à la fois déchirante et résignée, dont je détache (en en rétablissant l'orthographe hésitante) ces lignes accablées :

« Ses pauvres petits enfants, qu'il aimait tant, les a-t-il appelés? Il y a quinze jours, il m'écrivait : ma pauvre Marcelle, si je meurs, ma dernière pensée sera pour vous trois.

« Ses lettres devenaient de plus en plus tendres. Pressentait-il sa fin proche?

« *Que c'est triste, la guerre!*

« Croyez à ma très grande reconnaissance..., etc. »